



Jean-Claude Kaufmann : « Ces couples qui restent ensemble malgré le désamour »

Le sociologue explore les « jeux de rôle » dans lesquels s'enferment souvent les hommes et les femmes.



Agnès Leclair
@AgnèsLeclair

Directeur de recherche au CNRS et sociologue de l'intime, Jean-Claude Kaufmann décrypte les mécanismes de l'enfermement et du harcèlement de la vie à deux dans son nouvel essai, *Piégée dans son couple* (Éditions Les Liens qui Libèrent, mars 2016). Son analyse, nourrie de témoignages de femmes, bat en brèche l'idée reçue selon laquelle tous les couples malheureux divorceraient aujourd'hui. Ce noir portrait de l'enfer conjugal met également à jour les nouveaux mécanismes du couple au XXI^e siècle.

LE FIGARO. - Vous racontez l'enfer conjugal de femmes enlisées dans leur couple, qui vivent aux côtés de conjoints indifférents ou auteurs de violences psychologiques. Pourtant, elles n'arrivent pas à rompre. N'est-ce pas anachronique à l'heure où un couple sur deux se sépare ?

Jean-Claude KAUFMANN. - Une grande partie des couples vivent dans la tendresse, le bien-être ou s'enfoncent dans une douce routine. C'est sur eux que j'écris en général. D'autres se séparent dans la violence et les cris. Entre les deux, il existe des couples qui restent ensemble malgré le désamour. Ce n'est pas une situation aussi marginale que l'on pourrait le croire. Ce livre est né d'une cinquantaine de témoignages que j'ai reçus de femmes qui se sentaient prises dans un piège, étouffées par une vie conjugale à laquelle elles n'arrivaient pas à mettre un terme. Les hommes souffrent eux aussi de ce désamour et l'expriment en dévalorisant leur partenaire, en brisant leur énergie et leur estime de soi. C'est ce mécanisme peu connu de l'enfermement conjugal que je décris.

Divorcer n'a jamais été aussi simple. Pourquoi

ces femmes n'arrivent-elles pas à partir ?

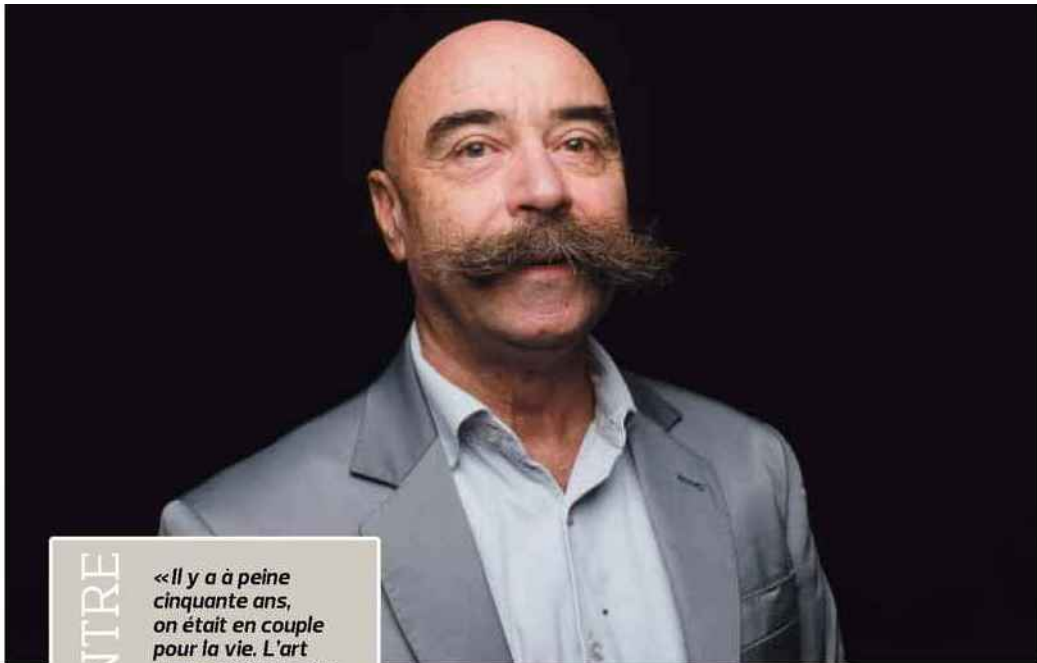
Aujourd'hui, on voudrait être en couple en restant soi-même, rajouter l'autre dans sa vie sans qu'il dérrange. Mais quand on s'engage, on devient un autre. Le couple n'est pas un décor, il transforme. Au-delà des raisons matérielles et du souci de préserver les enfants, rompre n'est donc pas une décision facile car il faut accepter de laisser partir une partie de soi, celle que l'on est devenu en vivant à deux. Il faut avoir le courage de se recréer une autre vie, un autre moi.

Vous dites que le fonctionnement du couple contemporain a produit des « jeux de rôle » caractéristiques opposant les femmes et les hommes. Quelle est la partition de chacun ?

Quand les femmes s'engagent, ce n'est pas à moitié. Elles portent des rêves et des désirs très forts dans tous les domaines, de la vie amoureuse à l'éducation des enfants en passant par l'organisation de la maison. D'un rôle de subordination à une plus grande confiance en elles-mêmes, elles sont dans une trajectoire ascendante. Les hommes, eux, sont plutôt sur une position défensive dans leur vie familiale car ils ont en partie perdu leur stature de patriarche. Dans leur bouche, on entend souvent cette phrase : « *Elle me fatigue.* » Ils disent aussi qu'ils ne veulent pas de « *prise de tête* ». En schématisant, ils endossent aujourd'hui fréquemment le rôle de l'amuseur familial, de celui qui détend l'atmosphère. Les femmes, de leur côté, sont agacées et jugent qu'ils ne sont pas à la hauteur de leurs attentes.

Vous évoquez également la difficile mise en place de l'égalité entre les femmes et les hommes à la maison, source de déconvenues et de ressentiments...

C'est au cœur du couple que se fabrique l'inégalité entre les femmes et les hommes. Aujourd'hui, malgré leurs diplômes, les femmes sont confrontées à un plafond de verre dans leur vie professionnelle car ce sont toujours elles qui s'engagent le plus pour leur famille. Au début de la cohabitation, cela se passe plutôt bien. Les tâches ménagères sont un



FRED DUFOUR/AFP

RENCONTRE

« Il y a à peine cinquante ans, on était en couple pour la vie. L'art conjugal était celui du "faire avec", du refoulement, avec une capacité à la souffrance tranquille. »

peu considérées comme un jeu et se répartissent aisément. Mais dès que le couple s'installe dans la durée, les exigences se multiplient et la machine à inégalités se met en route. Aujourd'hui encore, ce sont presque toujours les femmes qui s'absentent pour s'occuper d'un enfant malade. Mais c'est aussi aux femmes, qui sont toujours le pivot de la maison, d'accepter que les hommes effectuent les tâches domestiques même si elles trouvent leur manière de faire souvent maladroite.

Ces femmes « piégées dans leur couple » sont-elles les Madame Bovary d'aujourd'hui ?
Le rêve d'un ailleurs amoureux n'est pas nouveau. Mais, il y a à peine cinquante ans, on était en couple

pour la vie. L'art conjugal était celui du « faire avec », du refoulement, avec une capacité à la souffrance tranquille. Aujourd'hui, chacun veut connaître le bonheur. Passer à côté provoque une souffrance intolérable et indicible dans une société où tout le monde déverse ses sentiments et ses émotions.

On n'entend pas beaucoup les hommes dans votre livre...

J'ai eu beaucoup de mal à trouver des témoignages, pour des raisons qui sont justement au cœur du livre. Habituellement, déjà, les hommes ont tendance à esquiver la communication intime car ils ont peur que de nouveaux problèmes n'arrivent sur la table. Quand la crise s'approfondit, ce silence devient assourdissant. Ces hommes s'enferment dans leur coquille. C'est comme s'ils se liquéfiaient de l'intérieur, qu'ils disparaissaient en eux-mêmes. La femme, elle, explose, elle ne peut en parler à personne, et le plus grave est qu'elle n'arrive même pas à comprendre ce qui se passe, pourquoi son mari est devenu un fantôme. ■